

<https://laurentbloch.org/BlogLB/Claudio-Magris>



Claudio Magris

- Littérature, poésie, livres divers -

Date de mise en ligne : mardi 20 février 2007

Copyright © Blog de Laurent Bloch - Tous droits réservés

[Claudio Magris](#) est un écrivain italien, professeur de littérature germanique, dont on ne peut ignorer en le lisant qu'il fréquente aussi assidûment la littérature française. Son livre [Danube](#) tient de l'essai, du récit de voyage et de l'évocation romanesque, le filiation musilienne en est patente et de bien des pages émanent un charme et une profondeur qui rappellent *L'homme sans qualités*. L'érudition de l'auteur, jamais pesante, semble inépuisable. En voici quelques lignes, publiées en 1986, à propos de [György Lukács](#), du marxisme et de l'idée de révolution.

« Lukács est aux antipodes de l'esprit viennois, pour lequel, du reste, en bon Hongrois, il n'avait aucune sympathie. Vienne â€” la Vienne où il avait vécu en exil â€” est la ville du malaise contemporain, que pour sa part il a rejeté en bloc dans cette *Destruction de la raison* qui semble un pastiche de sa propre pensée. Vienne est un lieu de naufrages, même s'ils sont masqués par l'ironie, et le scepticisme à l'égard de l'universel et des systèmes de valeurs. (...) Lukács est le penseur moderne par excellence, qui raisonne par catégories fondamentales enfermant le monde dans un système et instaure, au-dessus des besoins, des valeurs intangibles.

[...]

Dans les sociétés occidentales ce qui est arrivé et ce qui continue d'arriver, c'est justement que le jeu des interprétations, la volonté de puissance enracinée dans l'automatisme des processus sociaux, l'organisation capillaire, tentaculaire et diffuse des besoins, un flux libidinal collectif indistinct -- tout cela semble avoir supplanté la pensée qui met au jour les lois du réel pour les changer et convoque en justice le monde pour le transformer. La culture-spectacle semble être venue à bout de l'idée de révolution.

(pp. 260-261 de l'édition *Folio*)[...]

Trop fin, trop cultivé pour croire au paradis soviétique, il [Kocsis, un personnage du récit] a dû se dire, à l'époque de la guerre froide, que le monde se trouvait à la veille d'un conflit énorme et définitif, à jamais décisif pour la victoire ou la défaite globale de la révolution. L'Ouest c'était le mécanisme social à l'état pur, la volonté de puissance des processus économiques livrés à la loi du plus fort, les choses telles qu'elles sont, la vie fascinante mais primitive et brutale ; l'Est communiste devait être la correction de la réalité au nom des choses telles qu'elles devraient être, l'instauration de la justice et de l'égalité, la nécessité d'un sens à donner au grouillement des faits.

(p. 343)[...]

Les amis qui se réunissaient en 1915 chez Béla Balázs dans ce qu'on a appelé le « Cercle du Dimanche » (et parmi eux Lukács, Hauser, Mannheim) se livraient à des recherches sur les « possibilités d'une vie adaptée », autrement dit pénétrée de sens. Eux savaient qu'ils vivaient dans une époque d' « affaiblissement de la réalité », comme disait Lukács, dans une saison historique marquée par l'instabilité et les crises, et ils ouvraient de nouvelles voies à l'esthétique ou à la sociologie en analysant les possibilités pour l'individu d'affirmer des valeurs dans un monde objectif qui les nie, la tragédie de celui qui rejette une réalité vide et la réflexion ironique et tolérante de celui qui, malgré tout, ne veut pas se refuser tragiquement à cette réalité, c'est-à-dire mourir. Le kitsch séduisant de Budapest était un décor qui poussait à la recherche de la vraie vie, et à une enquête sur la vérité ou le mensonge de la forme.

» (p. 363)